

TEMOIGNAGE D'UN VISITEUR

« L'année se termine pour notre équipe de bénévoles dans la résidence MRS (maison de repos et de soins). Le départ d'une bénévole semble compensé par l'arrivée d'une autre qui se tâte, se met en route. Nous pourrons sans doute, hors période de vacances scolaires, faire face au peu de mobilité des résidents intéressés par la messe ou le chapelet, le vendredi après-midi. Depuis quelques temps, l'équipe se soude un peu plus par les moments de convivialité entre nous, avant, après et même autour de la table chez l'une ou l'autre.

L'ambiance de l'équipe est fondamentale pour affronter les imperfections, le peu de soutien du personnel qui nous énerve, la faiblesse de l'un ou l'autre résident, la diminution de la vivacité de l'ensemble qui prend de l'âge, les départs successifs qui nous laissent des regrets, un soulagement pour lui, pour elle, les vides créés dans les souvenirs, de bons moments, fugaces, vécus au fil des jours de présence.

L'année s'achève dans la joie, quelques choristes de la paroisse voisine nous ont rejoints pour chanter la messe anticipée de Noël, pour apporter un peu plus de vie à la grisaille de leurs jours ou tout n'est que routine et attente, solitude, vide presque.

Ont-ils des visites régulières, sont-ils gâtés par leur famille. Difficile à dire, à commenter, nous n'y sommes que le vendredi après-midi.

Seuls les moments vécus ensemble laissent une trace plus particulière, plus émouvante, plus humaine.

Je me remémore avec plaisir les visages apaisés et sereins quand elles nous quittent, à pas lents, où poussées dans leurs voitures pour regagner leur chambre.

Quelques faits ont émaillé l'année, j'y pense avec plaisir : la distribution de la communion, où le groupe réunit en amande avec près de la porte du local, la dame au chien, qui attend son tour. Le chien aussi d'ailleurs car jaloux de sa maîtresse, il réclame par son regard un biscuit qu'il ne faut oublier sinon il aboie. Moments délicats pour le satisfaire. Cette année, il est mort, sa maîtresse dépérit, ce compagnon lui manque, elle a les larmes à l'œil lors de ma visite. Sa photo trainant sur la table, la console à peine. Il était si présent. Petite expédition au supermarché pour lui acheter un cadre adapté, tâche que n'accomplira pas son fils, il semble absent. Sourire de voir son animal-compagnon honoré, encadré et non abandonné une deuxième fois. Mais depuis, elle s'étiole, se plie en deux, sous la souffrance qui l'écrase.

Au chapelet, j'aime les entendre prendre leur tour, pour manifester leur présence, leur participation à vive voix, pour dire la première partie du « Je vous salue Marie, » même si c'est trop tôt, ou trop lentement avant que le groupe n'en reprenne la fin. Après le deuxième tour, les voix sont plus

vivantes, la mémoire refait surface, c'est audible, visible, la voix est plus ferme, plus forte. L'une s'endort parfois.

Comme le mécanisme de l'échappement de l'horloge, le carton avec le texte tourne lentement, perturbe l'une qui ne sait qu'en faire, une première fois, et qui s'exclame « Mais je le connais bien ! » Surprise à chaque instant, moment fragile qui s'écrase ou se dérobe, une fois correctement ou de manière butée dans un « Mais je l'ai déjà dit »

Mémoire qui revient cahincaha, rythme qui tourne ou se délite mais qui rassemble, qui apaise, qui occupe, qui rend de la dignité.

Richesse partagée d'un temps vivant, ahanant parfois.

Rite désuet, à remplacer, dans l'oreille de celui qui s'interroge en restant au bord de la piscine, sans se mouiller.

Rite porteur de convivialité surtout d'apaisement, de sérénité.

Catastrophe, le canari de l'une est en train de mourir. Il est affamé car les graines apportées par la fille sont pour les perruches. Est-ce son dernier jour, sa maîtresse s'inquiète, ma collègue aussi. Elle nous rapporte le désarroi de la résidente, incapable de gérer un nouvel achat. Souffrance du canari qui semble s'exprimer dans son chant épuisé, le dernier peut-être. Dare-dare, en urgence, je conduits ma collègue à l'animalerie pour acheter les bonnes graines, pour sauver l'oiseau et soutenir sa maîtresse, la sortir de son désarroi car sa fille n'a pas le temps et la volonté de s'occuper, en plus du canari.

Joie partagée à la vue de l'oiseau qui picore et de son chant. Il retrouve la vie et semble sauvé. Joie partagée par l'équipe pour ce sauvetage in extremis.

Puis ce nouveau résident qui s'est trouvé une amie et qui me le partage discrètement, par la bande, en me lisant un poème encore présent dans ma mémoire, le sonnet d'Arvers, « Mon âme a son secret, ma vie à son mystère, un amour éternel à jamais conçu. »

Quelque temps après j'apprends le décès de sa mie, moment de peine, nous apprenons qu'il l'a visitée en clinique et qu'il l'a accompagnée dans son dernier voyage.

Je le sens triste. Il ne parle pas facilement, ne me dit rien. Entre homme est-ce possible, avec les collègues féminines, c'est sans doute plus facile, il s'épanche plus.

Tout en restant dans le cadre de la poésie, je lui partage les premiers vers d'un poème adapté aux circonstances « Je suis le ténébreux, le veuf, l'inconsolé, ... de Gérard de Nerval.

Comme il a un livre de poésie, sur sa table, il me demande le nom de l'auteur.

Dans le recueil, il le trouve et me lit le poème à haute voix.

D'elle, il n'en a rien dit mais la famille compatissante, lui a fourni sa photo. Elle trône sur la table de son salon. Moment de poésie pour dire l'indicible, le transcender.

Temps où le lien se rompt parfois avec légèreté car elle trouve enfin la paix. Temps de présence qui nous transforme, qui nous ouvre des espaces de vie, des moments de profondeur, d'humanité.

Difficulté d'être dans la continuité, dans la présence aux mille petites choses qui éclairent ces vies, dans ces maisons sans sens, devant lesquelles trop souvent, l'on presse le pas. »